

TABLEAU D'HONNEUR

L'Aspirant Pierre LABBE

Le vaillant soldat dont nous voudrions faire revivre aujourd'hui, pour nos lecteurs, la sympathique physionomie, était le fils aîné de M. Octave Labbe, fabricant d'huiles, place de la Porte-de-Paris, à Cambrai.

Pierre Labbe, après de solides études à l'Institution Notre-Dame de Grâce à Cambrai et à l'École professionnelle des Frères de Péruwelz, était entré à l'Institut Industriel de Lille. Aussitôt qu'il apprit la déclaration de guerre, il n'eut plus qu'un désir : s'engager. Ses parents qui, pour des raisons sérieuses, avaient hésité un instant, allaient lui accorder l'autorisation quand brusquement survint l'invasion.

Dès la nouvelle de l'approche des ennemis, Pierre ne voulant pas tomber entre leurs mains, embrasse les siens, saute sur sa bicyclette et le voilà parti à l'aventure. En route, il rencontre un de ses amis de classe, et tous deux se rendent à Amiens d'abord, où une brave dame, sans les connaître, sur leur bonne mine, les reçoit à bras ouverts. Ils vont successivement à Rouen, Caen, Granville et s'arrêtent définitivement au Havre.

Là, Pierre avait encore voulu s'engager : mais les formalités étaient si longues pour ceux dont les parents, restés en pays envahi, ne pouvaient donner leur consentement, qu'on lui conseilla d'attendre plutôt l'appel de sa classe qui ne pouvait tarder.

L'avis était sage : le 29 novembre, en effet, on l'incorporait au 506^e d'infanterie. L'instruction des recrues est vite faite et Pierre devient rapidement caporal. Il serait heureux si la pensée de ceux qu'il a laissés en pays occupé ne le harcelait sans cesse. Il est avide de nouvelles sur le sort des régions tombées au pouvoir de l'ennemi et celles que l'on donne ne sont guère rassurantes. Il s'en afflige, s'en indigne, et promet de venger ses compatriotes opprimés : « Que deviennent mes parents ? dit-il dans une lettre. Ont-ils seulement à manger ? Les Boches me paieront cher les souffrances qu'ils ont pu leur causer. L'escouade dont je suis caporal est composée de gas du Nord, dans le même cas que moi en majorité. Je crois qu'au feu, la compagnie n'en aura pas de meilleure ».

Il grille d'envie de partir pour le front. Enfin, en

mars 1915, on l'y envoie. Il combat vaillamment aux Épargnes, avec la fougue et le courage qu'il montrera toujours, avec son profond mépris de la mort qui lui fait rechercher les postes les plus périlleux. Les Allemands, pour décimer nos troupes de tranchées, pour tuer surtout les officiers, avaient imaginé le système des soldats *grimpeurs* : ils faisaient monter dans les arbres leurs meilleurs tireurs, et ceux-ci, couchés au milieu des branches, abattaient tous les Français qui apparaissaient à portée de leur fusil. Ce fut le cas au secteur où se trouvait Pierre, et une de ses lettres nous raconte comment il reçut sa première blessure : « Dans notre dernier séjour aux tranchées, dit-il, après avoir vu plusieurs camarades tués ou blessés par un Boche grimpeur, j'ai obtenu toute liberté pour le tuer. La permission est très difficile à obtenir, mais je finis par l'avoir ; le lieutenant me prêta même sa jumelle, mais à la condition expresse de n'opérer qu'en dehors des lignes pour que nos tranchées ne soient pas repérées. J'ai eu le bonheur de descendre le tireur au bout de quelques heures, mais j'ai été atteint à la jambe gauche par une balle ». Quelle belle et simple narration ! La modestie du récit n'a d'égale que la bravoure du héros.

La blessure était plus grave qu'il ne le disait : il fallut l'évacuer à l'arrière et elle le fit rester cinq longs mois à Aiguebelle, en Savoie, dans un hôpital de guerre où il conquiert aussitôt la sympathie et la confiance des sœurs : elles ne tarissent pas d'éloges sur son bon cœur et son dévouement. Aussitôt qu'il peut se tenir debout, il prétend se rendre utile et s'occupe des écritures du médecin-chef, ainsi que de celles de l'économe de l'hospice. « Il s'acquitta fort bien de sa tâche, écrit M. Reynaire d'Aiguebelle : les relations que j'ai eues avec lui en ma qualité de Président de la Commission administrative de l'hôpital, furent pour moi des plus agréables, en raison des qualités sérieuses d'intelligence, de travail, de manières douces et de bonne éducation que je constatais chez lui. On sentait au fond de son caractère une tristesse persistante due aux circonstances qui le séparaient de sa famille et qui le laissaient sans nouvelles de ses parents ».

Toujours inquiet, en effet, sur le sort des siens, il a l'idée d'écrire au Pape et de solliciter pour eux et pour lui la bénédiction apostolique. Le jour où un mot du cardinal Gasparri lui annonça qu'elle lui était accordée fut un jour de joie et de réconfort, et il s'empressa d'en informer sa tante.

Il brûle de retourner au front, et cette même tante, à qui il exprime sa tristesse de n'être pas au feu, est obligée de le gronder affectueusement, de lui dire qu'il n'a le droit

ni de devancer les ordres de ses supérieurs, ni de faire trop bon marché de son existence.

Enfin, il peut repartir pour l'armée. Il rejoint le dépôt de son régiment et passe presque aussitôt l'examen d'élève aspirant : il est reçu et envoyé pour quatre mois de classes à l'École militaire de Joinville-le-Pont : lorsqu'il en sort, il a le grade d'aspirant et est affecté en cette qualité au 306^e régiment d'infanterie, puis au 332^e qui occupe alors des tranchées aux environs de Reims. Nous sommes à la fin de l'année 1916.

Ses jours, hélas ! étaient comptés. Le 16 avril 1917, les Français déclanchaient une attaque sur le bois des Consuls, entre Berry-au-Bac et Guignancourt : Pierre était chef de section à la 23^e compagnie où il remplaçait un sous-lieutenant. Nos soldats s'élancent à l'assaut de la hauteur avec un courage et un entrain admirables, mais au prix de pertes sanglantes : successivement, la compagnie voit tomber le lieutenant, le capitaine, le sous-lieutenant, l'adjutant. Pierre se trouvait donc le plus élevé en grade : il prend le commandement de l'unité, ou du moins de ce qui en restait.

Les Allemands reculent, mais en se défendant pied à pied ; les nôtres avancent sous une rafale d'obus et de mitraille et arrivent au sommet de la crête à conquérir ; là, il faut s'arrêter pour maintenir la position contre laquelle l'ennemi s'acharne avec la fureur du désespoir : du reste, les objectifs proposés étaient largement dépassés. Le jeune commandant prend ses dispositions en conséquence : il fait terrer ses hommes et s'abrite lui-même dans un trou d'obus, d'où ils dirigent contre les Allemands un feu meurtrier. Mais toujours brave et insoucieux du danger, Pierre Labbe veut voir mieux où sont les ennemis : il se lève pour gagner un autre entonnoir qui se trouve à deux mètres en avant ; à peine a-t-il fait deux pas, face à l'ennemi, qu'une balle le frappe en plein front, le tuant net : il était 11 heures 35.

« Quelques instants après, continue le témoin de qui l'on tient ces détails, le bombardement redoublant de violence, nous nous voyons obligés de reculer un peu, et tous les morts et blessés se trouvèrent ainsi entre les deux lignes ; les brancardiers ne purent enlever que les blessés, ce qui était déjà un gros travail. Le bombardement fut si fort ce jour-là et les jours suivants que le corps de notre aspirant a dû être enterré par les obus, comme hélas ! beaucoup d'autres, dont on n'a retrouvé aucune trace ».

En effet, malgré toutes les recherches, il a été impossible de découvrir les restes de Pierre Labbe. Du moins, le souvenir qu'il a laissé à ses compagnons d'armes est impérissable.

« Votre fils, écrit à M. Labbe le lieutenant Antoine, était un gentil camarade, et c'était un brave dans l'action ». « Il a conduit sa section à l'attaque d'une façon remarquable, ajoute un autre, et l'a même poussée bien au-delà des lignes ». « L'aspirant Labbe, dit un soldat, était pour nous le chef aimé et estimé ; il est regretté de tous et ce n'est pas sans une émotion profonde que je vous parle de lui aujourd'hui ».

Le 20 avril suivant, le général Deville, commandant la 42^e division d'infanterie, citait à l'ordre du jour, l'héroïque jeune homme dans les termes suivants :

« LABBE, PIERRE, aspirant au 332^e R. I. Chef de section très brave. A été mortellement blessé, à la tête de sa section, le 16 avril 1917 ».

De ce héros modeste autant qu'intépide, de ce martyr du devoir, Cambrai peut aussi, à juste titre, se glorifier.

E. DELVAL.
